

MODES PARISIENNES

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'INSTITUTRICE, par madame LOUISE COLET (1^{re} partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Quinze jours d'un ciel radieux, quinze jours sans une goutte de pluie ont fait croire au printemps, et oubliant les ondées d'avril et les bourrasques de mai, nos élégantes se sont pourvues des fraîches et légères toilettes auxquelles ce beau temps les conviait. Nous avons vu chez les demoiselles Romain les frais chapeaux du moment destinés à ces jeunes et jolies têtes, qui ne rêvent que modes nouvelles : ce sont d'abord des chapeaux tout blancs, en blonde et taffetas moucheté de petites houppes; étoffe nouvelle, fantaisie charmante, on dirait des perles sur du lait; un grand nœud de cette étoffe bordé d'une petite blonde pend sur le bavolet; la passe est alternée de bandes d'étoffe et de blonde, et au bord une blonde plus large formant une demi-voilette ombrage le visage. Le tour de tête est fait de fleurs fines et rares; un de ces chapeaux avait au bord une bande de velours bleu Louise, sur laquelle retombait la blonde voilette, et au-dessous des lauriers-roses à demi épanouis; c'était d'un charmant effet.

Nous avons remarqué d'autres capotes du meilleur goût : une en dentelle noire et en taffetas vert-chaou ornée sur les côtés de petites touffes de plumes du même vert; une autre en dentelle noire et en dentelle blanche étagées par des bandes de taffetas rose. Le dessous de tête de ce dernier chapeau se composait de mûres et de fleurs d'églantier blanches et roses. On ne saurait imaginer le délicieux effet obtenu par cette harmonie des nuances des fleurs et de celles des dentelles et du taffetas. Ce qui distingue les chapeaux des demoiselles Romain, c'est une netteté d'exécution parfaite;

pas un point, pas un pli, pas une courbure qui ne soient irréprochables, et pourtant on dirait que ces charmants chapeaux sont éclos comme des fleurs, sans que la main y ait touché, tant leur fraîcheur est éblouissante.

Puisque nous avons commencé par la parure de la tête, descendons à la taille, et parlons, avant de nous occuper des robes, des délicieux mantelets de printemps de Couchonal; en entrant dans ces riches salons, où ces mantelets s'étalent par milliers, on est embarrassée et comme éblouie par la variété du choix. Nous allons en décrire quatre des plus élégants, et qui seront des mieux portés : c'est d'abord le mantelet-écharpe en moire antique noire, uni sur le dos jusqu'à la taille et s'épanouissant sur les reins comme un éventail en un grand volant à plis ondes; ce volant pris sur la largeur de l'écharpe la continue pour ainsi dire, et l'ampleur de chaque pli est formée par un gousset cousu d'intervalle en intervalle; la couture de ce gousset est cachée par un ornement de velours bordé de petites blondes noires. Cet ornement est tantôt oblong, tantôt arrondi en méfaillon. Au bas de ce volant, de vingt-cinq centimètres de haut, pend une belle dentelle ou un riche effilé de la même hauteur. Un autre mantelet, de la même forme que celui-ci, était en taffetas bleu de ciel glacé de blanc; les ornements dissimulant les goussets étaient faits en plumes tissées comme les franges de plumes de madame Tilman, qu'on a tant portées cet hiver au bas des volants, et cet ornement de plumes était encadré par une riche passementerie autour de laquelle était froncée une petite blonde blanche. Une belle frange de vingt-cinq centimètres flottait autour du mantelet. Ces mantelets, de couleurs claires, sont surtout destinés à l'Italie et à l'Espagne; mais celui en taffetas vert-bronze et celui en taffetas Cuba conviennent parfaitement à nos élégantes Parisiennes. Le vert-bronze uni et plat sur le dos et sur la poitrine était orné de deux rangs d'application en tulle noir sur lesquels le velours courait en losanges, et qui simulaient une splendide broderie; ce mantelet était bordé tout autour d'une dentelle noire de quarante centimètres. Le quatrième mantelet, en taffetas Cuba, était plus simple : trois volants le garnissaient tout autour jusqu'au coude, où les trois volants se fondaient en un seul qui entourait les pans de devant et remontait sur la poitrine; chaque volant était garni d'un velours noir découpé à l'emporte-pièce.

Les charmantes applications de tulle dont nous venons de parler comme ornement de mantelet seront adoptées pour le bas des volants des robes habillé. Madame Célestine Quillet, qui saisit toutes les nouveautés, ou plutôt les invente, vient de faire avec ces ornements de charmantes robes, toujours en taffetas. Ce sont maintenant quatre volants, de vingt-deux centimètres chacun, qui couvrent la jupe : la moitié du volant est de même que la robe, l'autre moitié est en tulle (nuance pareille au taffetas de la robe) ; des ruches de ruban ou de taffetas découpé circulent sur ce tulle et y forment des dessins divers. Les basques du corsage, bordées du même ornement, sont toujours de même forme, mais seulement beaucoup plus longues ; elles tombent jusqu'au plus haut volant et en couvrent la tête. Les manches sont très-ornées : trois volants, et même quatre, assortis à ceux de la jupe, cachent presque en entier la manche, dont il ne reste à découvert que quinze centimètres vers l'épaule, et la couture de la manche est elle-même cachée par une ruche ou un ruban froncé. Le corsage, uni, plat et ouvert, a une sorte de treillis sur la partie ouverte formée par les ruches ou les rubans à dents qui bordent les volants. Cet ornement se marie sur la poitrine avec les dentelles ou les broderies du fichu.

Nous avons parlé de rubans à dents ; c'est que madame Quillet les emploie avec un rare bonheur pour les ornements des volants. Rien n'est printanier comme les rubans de gaze à dents de la maison Hervé et Polard : on dirait des ailes de papillon jointes ensemble. Le fond est uni, mais la dent est toute diaprée de couleurs variées. Nous avons vu chez madame Quillet deux délicieuses robes toutes parsemées de ces rubans. La simplicité d'une robe en barège noir, souple et fin, à quatre volants, était relevée par un riant ruban de gaze fond noir à dents rouges, vertes et couleur d'or, qui bordait les volants, les manches, les basques, et se croisait sur la poitrine. L'autre robe, en grenadine mais, avait pour ornement un ruban de gaze à dents de la même nuance, broché d'or et de blanc sur chaque dent.

Nous avons vu chez mademoiselle Élise Chevalier des robes plus simples, mais non moins élégantes. D'abord une robe en taffetas écossais gris et cerise ; la jupe était unie, très-ample et doublée d'une mousseline gommée. Le corsage montant, plat, ouvert, avec des revers découpés à dents très-creuses et très-hautes, comme les basquines dites basquines chinoises ; les manches étaient ornées d'un volant à dents comme les revers. Tout alentour de ces dents était posée une jolie passementerie grise et cerise, et un petit gland aussi gris et cerise, en forme de chapeau chinois, pendait au bout de chaque dent. Une autre robe de taffetas blanc avec quatre volants du même, où se jouait une guirlande de bluets brochés, était d'une grande fraîcheur. Cette robe, destinée à la première représentation de la reprise de *la Vestale*, avait un corsage décolleté à

pointe, et à la petite guirlande de bluets brochés qui circulait autour des manches, des épaules et de la poitrine se mêlaient des bouillonnés de tulle blanc ; trois agrafes de saphir devaient être placées sur ce corsage, et dans la coiffure un rang de saphir partageant le bandeau relevé devait rejoindre par derrière des touffes de bluets naturels.

Avec les manches longues, les manches de dessous les plus parées et les plus nouvelles sont celles que la maison Daniel Deray vient d'inventer : elles se font, suivant la richesse de la toilette, en tulle uni, en tulle à pois et en tulle de Bruxelles parsemé de petites fleurs ; formées par un gros bouillon posé sur un poignet d'un centimètre de haut, qui est fait d'un entre-deux, ces manches sont ornées de cinq nœuds de ruban de taffetas de deux centimètres de haut, et dont la nuance est assortie à celle de la robe ; ces cinq nœuds sont fixés autour du bouillon qui forme ballon au-dessous de la manche de la robe. Au bord du poignet est une dentelle de trois centimètres de haut en valenciennes pour les manches de tulle, et en point de Bruxelles pour les manches en fond bruxelles. Ces manches, qui cachent le bras, ou plutôt qui le voilent, sont adoptées pour garantir les peaux délicates du hâle du printemps. Le vent et le soleil imposent aussi l'Althéine de Faguer-Laboulée, composition nouvelle qui tient à la fois du savon et de la pâte ; elle nettoie aussi bien que le premier et donne à la peau toute la souplesse de la seconde.

Le printemps est la saison des bains fréquents, et à la sortie du bain nous ne saurions trop recommander les boîtes de poudre d'iris odorante de Faguer-Laboulée. Avec la petite houppe de cygne à bouton d'argent on saupoudre le corps de la baigneuse, et la poudre bien-faisante en étanche toute l'humidité. L'hygiène se joint donc ici à la coquetterie pour prescrire cette poudre odorante que nous recommandons. Chaque femme élégante doit avoir dans son linge un sachet à la maréchale (parfums de nos grand'mères, qui s'y entendaient) du même parfumeur. Nous rappelons aussi ses bourses toujours renouvelées et ses riches flacons de main à nos lectrices.

Si ce soleil dure, il faudra songer aux ombrelles, puis aux chaussures irréprochables. Sur le bas de fil d'Écosse, les brodequins en satin français ou en taffetas fort, toujours de même nuance que la robe, continueront à chauffer les pieds mignons. Mais nous aurons à décrire toute une variété de jolies pantoufles que nous envoie Constantinople et qui siéent si bien avec les frais peignoirs de batiste ou de mousseline qu'on se plaît à garder chez soi par les beaux jours.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas gris ; la jupe est recouverte de trois volants, chaque volant est orné

d'un velours épinglé à dents. Corsage plat, ouvert; sur l'ouverture se croisent, comme des lacets, des velours épinglés de deux centimètres de haut. Les basques, très-longues et cachant la tête du troisième volant, sont bordées d'un velours pareil. Les manches ont trois volants au bord desquels est posé le même velours qui s'étend aussi sur la couture de la manche jusqu'à l'entournure. — Cachemire carré, fond bleu. — Manches de dessous et col en point de Bruxelles. — Capote en taffetas blanc et blonde garnie en dessous de fleurs d'églantier roses.

Seconde toilette. — Robe en moire antique bleu Louise et noire. Corsage tout plat. Manches de dessous et col en broderie de Nancy. — Bonnet en point d'Angleterre orné d'un ruban bleu et noir.

L'INSTITUTRICE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES EN PROSE.

Personnages.

PAUL DE LAURIS, père de Cécile.

JULIEN DE MONTCAL, jeune dandy, cousin de Cécile, neveu de Lauris.

MATHIEU DEVIL, frère de Léonie.

LÉONIE DEVIL.

MADAME DE LAURIS, mère de Paul et aïeule de Cécile.

CÉCILE DE LAURIS (15 ans).

JUSTINE, servante de Léonie.

UN GARÇON DU CAFÉ DE PARIS.

DOMESTIQUES, PERSONNAGES MUETS.

La scène se passe à Paris, puis au château de Lauris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un élégant petit salon.

Scène première.

JUSTINE seule frottant et époussetant.

Voilà bien une heure qu'elle se parfume et se pomponne! m'ériger à frotter pour cette pincée qui me parle à peine et qui me payera mes gages Dieu sait quand!... c'est trop de bonté, en voilà plus qu'elle ne mérite! (Elle dépose son balai et son plumeau, et ramasse son bonnet devant la glace.) Si ce n'était pas son frère, qui me fait prendre patience avec ses drôleries, je l'aurais déjà plantée là. Elle a mis des fleurs partout ce matin, ça vous a toujours de l'argent pour les apparences et pas un sou pour le solide; nous dinons presque tous les jours avec des légumes, je me lasse de ces

farineux! Aujourd'hui nous changeons de régime; pour me donner des airs de femme de chambre (elle se regarde), ma foi, je peux bien passer pour ça! elle a commandé le déjeuner au restaurant: quelque côtelette de veau, quelque filet aux champignons... On sonne! c'est ce bon M. Mathieu ou le restaurateur. (Elle ouvre.)

Scène II.

JUSTINE, LE GARÇON.

(Le garçon sur le seuil de la porte avec son panier recouvert d'une serviette sur la tête.)

JUSTINE. — Ah! bien, vous apportez cela de chez le marchand de vin du coin?

LE GARÇON. — Du Café de Paris, mademoiselle!

JUSTINE. — Du Café de Paris!

LE GARÇON. — Voilà la note, c'est bien pour ici je crois?

JUSTINE prenant la note. — Mademoiselle Devil, oui! Comment! cinquante francs? On ne vous payera jamais ça comptant.

LE GARÇON. — J'ai ordre de toucher!

JUSTINE. — Mon cher, je le désire.

LE GARÇON s'approchant toujours son panier sur la tête. — Petits bourgeois?

JUSTINE. — Pire, petits artistes.

LE GARÇON. — Et vous restez chez cela?

JUSTINE. — Il y a des jours d'agrément; le frère me donne des billets de spectacle, puis il me fait des yeux...

LE GARÇON. — C'est-à-dire que... (Il lui parle bas à l'oreille.)

JUSTINE. — Peut-on bien penser de ces choses-là!

LE GARÇON. — Ma foi, à sa place je n'y manquerais pas.

JUSTINE parcourant la note. — Peste, quel déjeuner! Poulet truffé, foie gras, mayonnaise, crème à la Chantilly, vin de Bordeaux, vaisselle, total 50 francs. Je gage qu'on va vous dire qu'on passera chez vous.

LE GARÇON. — Alors je m'en retourne chargé.

JUSTINE. — Ma foi, vous ferez bien; criez un peu pour qu'on vous entende.

LE GARÇON élevant la voix. — Mademoiselle, veuillez-vous me faire solder ma facture, je suis pressé?

Scène III.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE dans une élégante toilette du matin une bourse à la main.

JUSTINE d'un air goguenard tendant la facture à Léonie. — Monsieur veut recevoir.

LÉONIE au garçon. — Voilà 50 francs et 2 francs pour vous. (Le garçon s'incline.)

JUSTINE bas au garçon. — Ça n'est pas naturel, elle attend quelque prince à qui elle apprendra à chanter!

LE GARÇON à Justine. — Comment, elle fait du chantage?

JUSTINE *haut au garçon*. — Je vous le disais bien qu'il n'y avait rien à perdre.

LE GARÇON *bas à Justine*. — Tartufe, va!

LÉONIE. — Que veut-il?

JUSTINE. — Il parle des truffes qui sont dans le poulet.

LÉONIE. — Conduisez ce garçon à la cuisine et maintenez le déjeuner chaud.

JUSTINE *au garçon*. — La cuisine! Est-ce qu'on a une cuisine ici... Entrez dans ce vitrage à côté, c'est toute ma cuisine.

Scène IV.

LÉONIE *seule*.

Bien! ce salon a bon air, le déjeuner sera confortable, ma toilette est fraîche, le petit baron ne se doutera pas de la gêne cachée ou plutôt de la misère à laquelle nous touchons. (*Elle se regarde, lisse ses cheveux, prend de l'essence dans un flacon, en frotte ses mains, s'assied dans un fauteuil les pieds sur les chenets.*) Dieu, que cette vie difficile me lasse! Sans ce bon fou de frère, qui me soutient par sa gaieté, je n'aurais pu supporter ma destinée manquée. Oh! qu'elle diffère de celle qui me fut promise! Ce souvenir me mord là, au cœur! Et pourtant, si l'on survit à la douleur, il faut rejeter son deuil, paraître heureuse! Heureuse! quelques-unes le sont, — c'est le hasard! A quinze ans que ne me promettait pas la vie! J'ai trente ans, que m'a-t-elle donné? Des mécomptes.... Trente ans! terme extrême pour patienter! — Ma foi, si le petit baron veut se jeter dans les aventures, je l'y pousse. Il est juste à l'âge où un homme fait encore des coups de tête; avant deux ans son étourderie se sera changée en calcul. Flattons-le, exaltons sa vanité, il est à moi!... Un rôle, toujours un rôle à jouer, même dans le sentiment. (*Tristement.*) Mon pauvre cœur, fermé depuis quinze ans, ne se dilatera donc jamais... Oh! — on sonne. (*Elle se lève.*) Suis-je folle de m'assombrir! c'est bien le moment. (*Elle chante.*) « Il est donc sorti de mon âme ce secret qu'ont trahi mes yeux! » Quel effet j'ai produit hier au soir dans cet air!

Scène V.

LÉONIE, MATHIEU.

MATHIEU. — Bonjour, ma petite sœur, comme te voilà belle et gaie!

LÉONIE. — Ah! tu crois à ma gaieté, toi.

MATHIEU. — Et pourquoi ne serais-tu pas gaie? n'y a-t-il pas de bons jours dans notre chère vie de bohème?

LÉONIE. — Les mauvais jours l'emportent.

MATHIEU. — Bah! on ne meurt jamais de faim.

LÉONIE. — On languit de médiocrité. Nos meubles s'usent, mes robes se fanent.

MATHIEU. — Mais tu as une toilette charmante!

LÉONIE. — Oui, j'ai passé la nuit à la rafraîchir.

MATHIEU. — N'allons-nous pas offrir au petit baron un excellent déjeuner?

LÉONIE. — Il y a huit jours nous n'avions pas un écu à donner à notre servante, qui l'a compris et a redoublé d'insolence.

MATHIEU. — Il y a trois jours n'avons-nous pas retrouvé mon jeune élève le baron Julien de Montcal chez cette providentielle marquise de Charleval, qui t'a donné 400 fr. pour chanter chez elle! ce qui nous est arrivé comme l'eau au désert altéré.

LÉONIE. — Oui, mais ce qui m'a blessée comme un fer aigu! car aux regards doux, aux gestes protecteurs de la marquise les assistants devinaient, j'en suis sûre, que je n'étais qu'une chanteuse payée.

MATHIEU. — Bah! les femmes peut-être; elles sont en quête de ces nuances-là; mais les hommes, rassure-toi, se sont aperçus seulement que tu étais la plus belle et que tu chantaient avec autant d'âme que la Malibran! Julien en perdait la respiration, tant il tendait le cou pour te mieux voir.

LÉONIE. — C'est un enfant! Crois-tu que je sois bien vaine de lui avoir plu?

MATHIEU. — Eh bien! moi, j'en suis tout réjoui et je ne m'en cache pas. Depuis qu'il sait que je suis ton frère, il m'a payé d'anciennes leçons qu'il risquait fort d'oublier sans cela, et il m'offre un louis par cachet à condition qu'il prendra ici ses nouvelles leçons de chant.

LÉONIE. — Et tu as souscrit à ces conditions-là?

MATHIEU. — J'aurais dû les refuser peut-être? Voyons, parle, je suis encore à même de dire non!

LÉONIE. — Je ne dis pas cela, mais conviens, mon bon frère, que c'est bien humiliant pour moi d'être dans la pensée du petit baron pour quelque chose dans ce marché!

MATHIEU. — Tu as l'esprit chagrin, tu ne vois que le mauvais côté des choses.

LÉONIE. — J'en vois le côté triste. Crois-tu que je sois résignée à une telle vie? Courir le cachet, me parer le soir, chanter dans les salons, faire de l'esprit pour amuser les autres, sourire quand je suis sombre, parler de morale, d'abnégation, de bonté, avec l'envie au cœur et toutes sortes de passions étouffées! Quelle figure bâtarde, moi et mes pareilles, nous faisons dans la société! moitié maîtresses d'école, moitié comédiennes; pas assez de gravité pour attirer le respect, pas assez de séductions pour éblouir; manquant de la vertu qui se résigne et de la corruption qui s'étourdit; que de déboires, que de sentiments refoulés, que de lassitudes! Oh! ce n'est point là, mon pauvre Mathieu, la vie que nous promettait notre jeunesse.

MATHIEU. — A quoi bon penser à ce qui fait mal?

LÉONIE. — Tu es courageux, toi, tu as la philosophie de la nécessité.

MATHIEU. — Je la nargue.

LÉONIE. — Moi, elle me torture; mais le souvenir du bonheur perdu a cessé de m'attendrir, il m'irrite.

MATHIEU. — Quoi! après quinze ans? ce souvenir devrait être à l'état de pétrification.

LÉONIE. — Les plantes sur lesquelles on marche se relèvent au soleil et fleurissent comme les autres, il n'en est pas ainsi du cœur, il sent toujours sa meurtrissure.

MATHIEU. — Encore, encore ce vilain souvenir! puisqu'elle est morte, je suis pour le proverbe : « Morte la bête, mort le venin. » Je lui ai bien pardonné, moi, et pourtant elle m'a trompé tout comme toi, et c'est la seule femme que j'ai failli aimer. Oh! depuis lors je ne me suis plus fié à aucune; les belles me font peur, les laides me répugnent.

LÉONIE. — Et moi je me suis défilée de tout ce qui m'attirait. Avec quelle cruauté, quelle résolution froide et suivie elle s'est jouée de ma confiance!

MATHIEU. — Et de la mienne donc! j'étais si aveugle et si confiant en ce que tu me disais que je croyais qu'elle m'aimait, malgré ma tournure déjà grotesque.

LÉONIE. — Elle aimait en toi l'espoir de la liberté. Orphelines toutes deux, nous nous liâmes dès le premier jour dans ce couvent des *Anglaises*, où nous rêvions au monde, à la liberté. Plus âgée que moi de quatre ans, la pension lui pesait comme un joug, elle était romanesque, et quand je lui confiais les premiers battements de mon cœur, l'amour naissant que j'éprouvais pour le fils d'une amie de ma mère, elle m'engagea à écrire à Paul, celui que j'aimais.

MATHIEU. — Je sais tout cela.

LÉONIE. — Laisse, laisse-moi me souvenir! je suivis son conseil; Paul accourut, il m'aimait; après son aveu il vint souvent me demander au parloir avec notre vieille tante, un jour il me remit en secret une lettre; il me jurait que je serais sa femme, il le jurait sur la mémoire de ma mère. Je confiai ma joie à Mathilde, et elle me répondit avec toute l'apparence de la sincérité qu'elle serait ma sœur.

MATHIEU. — C'est-à-dire ma femme; j'étais trop laid!

LÉONIE. — Tu étais jeune, bon, tu l'aimais; je crus qu'elle pourrait l'aimer, car elle ajouta résolument : Je dirai ma volonté à mon tuteur, il faudra bien qu'il se décide! Nous ne formerons plus qu'une famille. Je la crus, cette confiance me perdit; je n'eus plus de secret pour elle, je lui montrais les lettres que Paul m'écrivait; elle voulut le voir pour juger s'il m'aimait bien, disait-elle, et tu t'en souviens, j'obtins de ma vieille tante qu'elle engagerait Mathilde à passer une journée avec nous en famille; elle fut ce jour d'une beauté éblouissante, d'un esprit qui m'annulait, moi pauvre pensionnaire inexpérimentée!

MATHIEU. — Oui, cette femme avait une coquetterie qui me remuait, moi si froid! un aplomb qui m'imposait, moi si bête!

LÉONIE. — Paul était là, il m'oublia pour s'occuper d'elle, et depuis ce jour chaque fois que je le voyais il m'en parlait.

MATHIEU. — Convien qu'il était joliment enclin à l'insouciance, et que Mathilde n'eut pas tous les torts.

LÉONIE. — Elle eut celui du mensonge, de la calomnie, elle appela la douleur sur ma vie, et, je l'espère, le remords sur la sienne.

MATHIEU. — Oh! oui, c'est un vilain tour, s'être servie des lettres de tendre amitié que je t'adressais pour faire croire à Paul qu'elles étaient celles d'un amoureux.

LÉONIE. — Et s'enfuir avec lui, obliger son tuteur à les marier; l'enlever à mon espérance, à mon amour, lui persuader que j'étais indigne de son souvenir même, l'empêcher d'éclaircir une fable grossière!

MATHIEU. — Paul ne demandait qu'à rester dans les ténébres.

LÉONIE. — Et crois-tu que je ne l'aie pas compris! La dot de Mathilde, sa beauté peut-être suffirent pour m'effacer de ce cœur banal et léger; moi je n'étais qu'une pauvre fille, il m'abandonna, il m'oublia.

MATHIEU. — Il en a été puni, dit-on; ils n'ont pas été heureux : elle est morte; il est enfoui dans sa province, ennuyé, vieilli, sur le retour, plus dangereux du tout!... tandis que ma bonne et charmante sœur est de plus en plus belle, de plus en plus admirée, tourne les têtes, enlace les cœurs, et deviendra peut-être baronne avant un mois.

LÉONIE. — Fou!

MATHIEU. — Pas si fou; le petit baron est ensorcelé, et à nous deux nous pouvons le pousser jusqu'au mariage.

LÉONIE. — C'est un enfant.

MATHIEU. — L'âge voulu : vingt-deux ans, maître de sa fortune, et tout prêt par vanité à se montrer généreux et romanesque.

LÉONIE. — Mais il faut pour cela me résoudre à l'intrigue.

MATHIEU. — Il suffit de déployer tes séductions.

LÉONIE. — J'ai assez de témérité d'esprit pour le vouloir, mais j'ai des retenues de cœur qui nuiront à la réussite; mes premiers sentiments m'ont laissé quelque chose d'inné, de fier, d'impliable.

MATHIEU attendri. — Ma noble Léonie, il faut se faire couleuvre dans ce monde de serpents; aies-en seulement la grâce, les enlacements, moi j'en aurai le venin.

LÉONIE. — Toi, tu ris toujours.

MATHIEU. — C'est-à-dire que je bafoue ceux qui te blessent ou qui veulent m'offenser.

LÉONIE. — Mais tu les exploites.

MATHIEU. — Ce sont mes représailles.

LÉONIE. — Elles nous abaissent...

MATHIEU. — A leur niveau : est-ce que ces riches, est-ce que ces puissants, est-ce que ces femmes du monde n'arrivent pas à la fortune, au pouvoir, à l'amour, au plaisir par les moyens que j'emploie?... est-ce qu'ils n'exploitent et ne flattent pas tous quelqu'un? Si les hommes avouaient par combien de turpitudes ils

obtiennent leurs places, conservent leurs fortunes, nouent leurs sentiments, cela te ferait pitié! Les spéculateurs exploitent le public, les politiques flattent et trompent le prince, les femmes galantes cajolent et trompent leurs amants, l'agent de change trompe à la Bourse, le commerçant falsifie les vins, les huiles et les farines, et nous, ma bonne sœur, nous devons falsifier nos sentiments pour être à l'unisson de ce monde moral!

LÉONIE. — Ah! tu as raison, la vérité est trop saine pour tous ces cœurs infirmes ou putréfiés.

MATHIEU. — Nous voilà d'accord : le monde n'est qu'un échange de tromperies, d'habiletés, de tours de gobelets! Jouons donc au plus fin; les bêtes s'entre-dévorent dans l'état sauvage, les hommes se déchirent dans l'état sociable. Crois-moi, gardons pour nous ce que nous avons de bon!... mais montrer à ceux qui n'en ont pas, du sens du cœur, de l'esprit, de la raison, folie!

LÉONIE. — Ça humilie pourtant de n'avoir plus ni candeur ni sincérité!

MATHIEU. — Bah! on est dédommagé de la perte de son innocence par celle de ses préjugés!

LÉONIE. — Parfois je me sens des désirs de devenir perverse!

MATHIEU. — Moi, c'est tout fait, je suis pervers!

LÉONIE. — Tu dis cela trop gaiement; tu ferais vingt folies, pas une méchanceté!

MATHIEU avec un sourire comique. — Et qu'en sais-tu?... par exemple! Je te dis moi que je suis pervers, et que je veux que le petit baron t'épouse!

LÉONIE. — Tiens, mon frère, ce manège me répugne déjà.

MATHIEU. — Voyons, pas de jeu caché : tu m'as pourtant autorisé à l'engager à déjeuner...

LÉONIE. — Il est des heures de vague.

MATHIEU. — Où l'on désire un mari...

LÉONIE. — Une position... tu sais bien qu'il s'agit d'une affaire sérieuse!

MATHIEU. — Oui, cette place d'institutrice chez une parente du petit baron!

LÉONIE. — Si je me suis parée, si j'ai donné un air de fête à ce pauvre salon, c'est que je sais que les apparences de la misère choquent les heureux.

MATHIEU. — Tu veux donc que cette affaire réussisse?

LÉONIE. — Oui.

MATHIEU. — Je croyais que ce n'était qu'un prétexte pour attirer ici le baron.

LÉONIE. — Non... cette position me tente!

MATHIEU. — Toi, ma belle Parisienne, faire ce métier de Gênoise!

LÉONIE. — Cela vaudrait mieux que notre vie incertaine.

MATHIEU. — L'idée d'aller t'éclipser dans un vieux château en compagnie d'une vieille grand'mère et d'une sottise écolière ne t'effraie donc pas?

LÉONIE. — C'est une halte après la tourmente : ce que nous n'avons pas trouvé dans le monde en courant le cachet de maison en maison, nous le trouverons peut-être dans une famille.

MATHIEU. — Un mari?

LÉONIE. — Et pourquoi pas?

MATHIEU. — Et pour moi une femme?

LÉONIE riant. — Avec cette tournure?

MATHIEU de même, se regardant. — Oui, avec cette tournure!...

LÉONIE. — Pour moi, pas précisément un mari, mais enfin une grande influence, je dirigerai peut-être cette maison; et quand le père de la jeune fille, riche, veuf et qui voyage en ce moment, sera de retour, on verra!

MATHIEU. — On verra!... ô Armide diplomate! sans compter le petit baron, dont le château est voisin de celui de la grand'mère de ton écolière!

LÉONIE. — Cette grand'mère est la tante de ton petit baron.

MATHIEU. — Du tien!... moi je m'installe chez lui comme son maître de musique!... je chasse, j'ai la passion refoulée de la chasse... ô quelle belle situation (*il l'embrasse*)!... et tu te plainais de la vie?...

LÉONIE. — Pourvu que ce ne soit pas un mirage comme tant d'autres qui m'ont échappé? Ton élève a peut-être inventé cette histoire de tante et de cousine pour s'introduire ici?

MATHIEU. — Tu lui prêtes notre esprit d'artiste, il est trop riche pour être si inventif!

LÉONIE. — Tu penses donc que la tante et la petite cousine ne sont pas une fiction?

MATHIEU. — Je les ai vues passer aux Tuileries.

LÉONIE. — Onze heures!

MATHIEU. — J'entends le coupé du baron qui s'arrête à la porte... tu vois bien!

LÉONIE. — J'aurais l'air trop empressée s'il me trouvait ici; je me retire dans ma chambre, ou plutôt dans l'alcôve prolétaire où est mon lit. Comme le tien, mon pauvre frère, est là-bas dans cet humide cabinet noir! C'est triste, ces misères!

MATHIEU. — Quelque chose me dit que tu seras baronne : monte-toi à la coquetterie, il n'en réchappera pas!...

LÉONIE. — Chut. (*Elle sort.*)

Scène VI.

MATHIEU, JULIEN.

JULIEN. — Bonjour, cher maître.

MATHIEU d'un ton dégagé, lui offrant une cigarette. Bonjour, mon cher, bonjour.

JULIEN. — Délicieux intérieur d'artiste!

MATHIEU. — Ceci est le parloir de ma sœur; j'y ai fait servir le déjeuner, dans l'espérance qu'elle voudra bien y assister.

JULIEN. — Ah! j'y compte.

MATHIEU. — N'y comptez pas trop, mon cher; elle est si occupée, que je la vois à peine!

JULIEN. — Comment cela?

MATHIEU. — Je gage qu'en ce moment elle est au salon en conférence avec des duchesses, des princesses qui viennent lui offrir des places d'institutrice ou de demoiselle de compagnie!

JULIEN. — Ah! je réclame la priorité; elle m'a presque fait une pommelle pour ma tante.

MATHIEU. — Si elle vous a promis, c'est possible! Soyez aimable, entraînez-la, gagnez-la!

JULIEN. — Joignez-vous à moi.

MATHIEU. — Moi je ne puis rien... c'est une tête!...

JULIEN. — Ravissante!

MATHIEU. — Absolue...

JULIEN. — Comme la beauté!

MATHIEU. — Impérieuse...

JULIEN. — Comme l'esprit!

MATHIEU. — Pas mal, pas mal... vous avez du trait!

JULIEN. — Goguenard!

MATHIEU. — Point, je suis sincère! Vous vous formez, mon cher... ah! le grand monde, la fortune, ça donne une assurance, un aplomb...

JULIEN. — Oui, c'est assez bon d'être riche, libre et jeune! Voyons, faites prévenir votre charmante sœur.

MATHIEU *sonne*, Justine *entre*. — Voyez si mademoiselle est visible.

JUSTINE *à part*. — Je le crois bien qu'elle est visible!... depuis hier tout est en révolution pour recevoir ce petit monsieur! (*Examinant Julien*.) Il n'est pas trop mal! Il est venu en coupé... ça promet!

MATHIEU. — Allez donc! (*Justine sort*.)

JULIEN. — Paris est éblouissant cet hiver... je m'y amuse à mourir.

MATHIEU. — A mourir d'ennui, mon cher, car vos journées de plaisir sont d'une monotonie si ponctuelle, qu'elles ressemblent à un régime pénitentiaire.

JULIEN. — Comment! vous trouvez que je ne m'amuse pas?

MATHIEU. — Je crois que vous dépensez beaucoup de temps et d'argent pour vous distraire sans y réussir.

JULIEN. — Mais je ne m'ennuie pas du tout, je vous assure.

MATHIEU. — Ah! permettez, je vous reconnais trop d'imagination pour vous croire!... avec de la fortune, avec de l'intelligence, ce qu'il faut dans le plaisir, mon cher, c'est la variété!

JULIEN. — Mais mes passe-temps sont très-divers.

MATHIEU. — Divers!... c'est comme si vous disiez que les chevaux de relais parcourent chaque jour un chemin différent!

JULIEN. — Vous me comparez à un cheval?

MATHIEU. — Oui, le dandy est un vrai cheval de poste, et, pour dandy, vous l'êtes!

JULIEN *se rengorgeant*. — On s'en flatte!

MATHIEU. — Eh bien! voici la journée d'un dandy :

A onze heures, son valet de chambre l'éveille; il bâille, il s'étire; il en a pour jusqu'à midi à se coiffer, à essayer ses cravates et ses gilets; pendant que son valet de chambre l'accommode, il lit ou écrit quelques billets; puis il déjeune chez lui ou dans un café en renom : au dessert, il parcourt les journaux entre le cure-dent et la cigarette. Puis il se souvient qu'on l'attend : est-ce pour affaire? non; c'est donc pour un plaisir? vous allez en juger. Il gèle, le cheval le fatigue : n'importe!... il faut qu'il se montre au Bois, où il ne regarde rien, mais où on le regarde, pense-t-il. Qui donc l'attendait? Une femme impérieuse et sottée, la *Mode*! Du Bois où l'entraîne-t-elle? Au Jockey-Club, où il perd son argent. Du Jockey-Club, où le conduisent ses maîtres en *dandynerie*? Chez quelque dame aux camélias qui le gruge. L'heure du dîner vient, il est affadi, dégouté; il dépense un louis à la Maison-d'Or et ne mange pas une aile de poulet. Le soir, on le trouve invariablement aux premières représentations, aux ambassades et dans quelques salons célèbres. Il va souper chez quelque tragédienne, et il se couche enfin après avoir donné à la nation l'exemple d'une journée consciencieusement remplie.

JULIEN. — Divercement remplie, mon cher; car, vous en conviendrez, voilà bien de la variété dans un jour.

MATHIEU. — S'il n'y avait qu'un jour dans la vie, passe!... mais, comme les jours d'un dandy se suivent et se ressemblent, j'en conclus que ça n'est pas plus gai que d'être soldat, chartreux ou prisonnier.

JULIEN. — J'en conviens, nos distractions sont un peu trop comme les exemplaires du même journal; mais où trouver la variété? elle n'est pas même dans la nature, quoi qu'en disent les naturalistes.

MATHIEU *sérieusement*. — Elle est dans les sentiments, elle est dans l'esprit, elle est dans la vie des champs, dans les voyages.

JULIEN. — Vous parlez comme un roman anglais!

MATHIEU. — Comme la vérité! Sondez-vous bien, vous vous ennuyez?

JULIEN. — Moi! point; je me promets beaucoup de plaisir aujourd'hui.

MATHIEU. — Et justement aujourd'hui! parce que ce déjeuner c'est l'inconnu! C'est dans l'inconnu que je veux vous lancer; est-ce qu'un garçon d'esprit comme vous, et qui a de l'argent au service de son esprit, doit mener cette vie monotone?

JULIEN. — C'est vrai que c'est un peu bête de faire chaque jour la même chose.

MATHIEU. — Le monde vous est ouvert! Vivent la nouveauté, les excentricités, la vie de château, les grandes chasses, les repas homériques, pantagruélistes!

JULIEN. — La vie de campagne! y pensez-vous? Je suis plein de terreur à l'idée d'aller m'ensevelir un mois dans mon château, voisin de celui où vont s'installer ma vieille tante et ma petite cousine.

MATHIEU. — Celle à qui vous voulez donner ma sœur pour institutrice?

JULIEN. — Oui.

MATHIEU. — Et cette petite cousine est autre chose sans doute qu'une petite cousine?

JULIEN. — Les vieux parents ont des idées; mais on ne dispose pas comme ça de moi.

MATHIEU. — On vous mène pourtant à la campagne en plein hiver!

JULIEN. — Si votre sœur y vient avec nous!

MATHIEU. — En ce cas je vous suis.

JULIEN. — En ce cas c'est un fragment de Paris au milieu des champs, c'est la nouveauté, comme vous disiez, et la nouveauté, je l'adore, je l'adopte désormais pour exergue de mon blason!

MATHIEU *à part*. — Il est facile de le faire prendre feu à une idée. (*Haut*.) Voici ma sœur.

JULIEN. — Décidez-la, et nous partons tous.

MATHIEU. — Nous ferons de grandes chasses?

JULIEN. — Oui.

MATHIEU. — D'énormes dîners?

JULIEN. — Oui.

MATHIEU. — Des rosières?

JULIEN. — Oui.

MATHIEU. — Des représentants du peuple?

JULIEN. — Non.

MATHIEU. — Tope là, je suis votre allié. (*Il l'embrasse.*)

Scène VII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE.

LÉONIE. — Quel pacte cimentez-vous par cette accolade?

JULIEN. — Celui de vous enlever, mademoiselle.

LÉONIE *avec roideur*. — Dans quel monde avez-vous donc pris ce ton-là?

MATHIEU. — Tu ne passes rien aux élans du cœur.

LÉONIE. — Les meilleurs sentiments sont compromis par un langage équivoque.

JULIEN. — Le mien ne le sera pas plus que la pensée qu'il traduit. Ma tante va partir pour sa terre avec sa petite fille : si vous consentez à diriger cette enfant, je pars avec ces dames; si vous ne les suivez point, je reste!

MATHIEU. — On n'est pas meilleur!

LÉONIE. — Ceci est d'une amabilité dont je suis confuse, nous en causerons en déjeunant. (*Elle lui donne la main, ils s'asseyent à table.*) Vous excuserez ce sans-*façon* d'artiste.

JULIEN. — Comment! mais tout respire ici l'élégance la plus exquise, et, si j'ose le dire...

MATHIEU. — Osez, mon cher élève.

JULIEN. — Je dirai donc que votre toilette s'harmonie ce matin avec ces fleurs, ce demi-jour, tout ce charmant réduit, comme votre beauté s'harmoniait l'autre soir avec l'éclat des lumières, l'enchantement

de votre voix, la foule charmée des hommes qui vous applaudissait, la foule jalouse des femmes qui se taisait.

MATHIEU. — Ce qui signifie, ma petite sœur, que tu es charmante le matin et éblouissante le soir.

JULIEN. — Oui, mademoiselle renferme en elle seule ce que vous appeliez tantôt l'enchantement de la vie.

LÉONIE. — Et quoi donc?

JULIEN. — La variété!

LÉONIE. — Un diamant à facettes! L'expérience et la réflexion nous font ainsi.

JULIEN. — Dites que la nature vous a doué.

MATHIEU. — La nature, elle nous fait tout d'une pièce comme moi!

LÉONIE. — C'est l'âge qui nous forme, et peut-être n'avons-nous quelque agrément que lorsque nous commençons à en perdre. Quand la voix s'affaiblit, elle a plus de méthode; quand la beauté décline, elle a plus d'art; quand le cœur est moins bon, l'esprit est plus sûr. Je vous dis là les secrets d'un femme qui vieillit!

JULIEN. — C'est que vous êtes bien sûre de plaire.

LÉONIE. — Tenez... je le souhaite ardemment.

JULIEN. — Eh quoi! puis-je espérer que vous désirez me plaire?

LÉONIE. — Non pas à vous seulement, mais à tous ceux qui me voient, à madame votre tante, à votre jeune cousine; c'est là ma coquetterie à moi, je veux qu'on m'aime.

JULIEN. — Oh! vous devez être heureuse!

LÉONIE. — Parlons de votre cousine, je gage qu'elle est jolie!

MATHIEU. — Une fiancée!

LÉONIE. — Je m'en doutais... Si j'agréé à madame votre tante, comptez que j'en ferai une femme digne de vous.

JULIEN. — Me marier, moi! mais y pensez-vous? c'est si éloigné!... que je puis dire jamais!

LÉONIE. — Les années passent et le moment décisif arrive. Quel âge a-t-elle?

JULIEN. — Quinze ans.

LÉONIE. — Quelle tournure?

JULIEN. — D'une pensionnaire.

LÉONIE. — Quelle physionomie?

JULIEN. — D'une jatte de lait.

LÉONIE. — Quels cheveux?

JULIEN. — Blond fade.

LÉONIE. — Et la voix?

JULIEN. — Elle mue.

LÉONIE. — Et l'esprit?

JULIEN. — Comme la voix.

LÉONIE. — Je suis sûre qu'elle est charmante, blanche, rose, candide et naïve, et qu'elle chante comme un rossignol.

MATHIEU. — Les hommes n'aiment pas les fruits verts.

LÉONIE. — Ils n'aiment que les fruits corrompus.

JULIEN. — Vous la verrez ; moi , je ne l'ai jamais regardée.

MATHIEU. — Cher baron , vous allez trop loin pour qu'on vous croie.

JULIEN. — Est-ce qu'à mon âge je m'occupe de cette enfant !

LÉONIE. — Moi , je me sens disposée à l'aimer ; mais croyez-vous , monsieur , que j'agréerai à madame votre tante ?

JULIEN. — J'en suis certain. Elle vous connaît d'ailleurs par madame de Charleval.

LÉONIE. — Cette chère marquise ! Elle se pare de mon chant.

JULIEN. — Elle a dit de vous tant de bien , elle qui dit du mal de toutes les femmes , que ma tante a résolu de vous voir aujourd'hui même.

LÉONIE. — Vraiment !

MATHIEU à Julien. — Vous allez vite en besogne.

JULIEN. — Je ne la précède que de quelques instants.

LÉONIE. — Venir ici elle-même , à son âge , infirme , monter mon quatrième étage ! mais je me serais rendue chez elle.

MATHIEU. — A la bonne heure , cette dame comprend ce qu'on doit au mérite.

Madame LOUISE COLET.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON : *le Laquais d'Arthur*, comédie en un acte et en prose, par M. Lordereau. — CIRQUE NAPOLÉON : mademoiselle Aussude, *les Éléphants*. — Une utilité. — Bal dans le Cirque de l'Impératrice. — Révision du Conservatoire. — Primes sur les ouvrages dramatiques. — Rubini. — Duprez.

La semaine théâtrale a été fort stérile , à peine un petit acte à l'Odéon qui mérite d'être cité. Il s'agit d'une femme veuve , mais pas inconsolable , et qui met en jeu toutes ses séductions pour se remarier. Deux amis , amoureux de la veuve , jouent à qui se déguisera en domestique pour arriver jusqu'à elle. Le plus hardi réussit , et obtient le cœur et la main de la jeune veuve. Cette intrigue rappelle un peu celle des *Jeux de l'amour et du hasard*. Quelques jolis détails ont sauvé la pièce , qui n'est qu'une bluette passagère. Ce qui est plus durable , c'est le succès de mademoiselle Aussude et des éléphants au Cirque Napoléon. Mais ici laissons parler notre brillant critique Théophile Gautier , sa plume

seule , qui est un pinceau , peut rendre à nos lectrices le spectacle que la foule court admirer chaque soir au Cirque Napoléon.

« Quelle belle chose que la danse de corde , et quelle douce émotion saisit le spectateur lorsqu'il voit se dresser les X , se tendre le câble , et la danseuse arriver preste et sautillante guidée par un écuyer qui lui tient le bout du doigt ! D'un bond la légère créature a quitté le sol , s'appuie sur la draperie fourmillante de paillettes , et tend l'étroite semelle de son chausson de satin au clown armé d'un pain de blanc d'Espagne. — Le blanc d'Espagne est la colophane de cet archet vivant , qui va exécuter des variations sur une seule corde comme Paganini , Ole-Bull ou Vieuxtemps.

» Son pied interroge par deux ou trois appels le frère chemin qu'elle va parcourir ; elle part , elle est partie ! le balancier entouré de papier de couleur et de clinquant , comme un gigantesque mirliton , s'incline à droite et à gauche ; la danseuse monte et retombe , soulevant le nuage de sa jupe , faisant luire le marbre poli de sa jambe sous la soie tendue du maillet ; sa tête se perd dans les iris prismatiques que lancent les cristaux du lustre illuminés par les mille jets du gaz : on dirait une colombe effarée qui voltige fouettant de l'aile la flamme des lampes , comme ces oiseaux qu'on lâchait dans les cathédrales au sacre des rois ; de temps à autre elle daigne toucher du bout de l'orteil le tremplin de chanvre qui la renvoie aux frises. Bientôt le balancier est rejeté comme un lest inutile , et commencent des exercices d'un charme périlleux , d'une grâce effrayante , des bonds désordonnés , des sauts de carpe en avant et en arrière , des courses au clocher sur les pointes , des jetés-battus , des trois tours , des temps renversés , tout ce qui fait applaudir Taglioni , Elssler et Carlotta Grisi sur le plancher solide du théâtre , et qui devient prodigieux à dix pieds du sol , sur une ficelle invisible à quelques pas.

» Mademoiselle Aussude est , certes , une des meilleures danseuses de corde que nous ayons vues. Légèreté , hardiesse , sûreté , aplomb , elle a toutes les qualités du genre ; et si le public comprenait bien la grandeur de ce bel art funambule , elle eût été reconduite chaque soir chez elle avec musique et flambeaux. Pourquoi donc tant admirer une danseuse d'Opéra , qui , soutenue par son partenaire , prend en s'efforçant une de ces poses penchées que mademoiselle Aussude exécute toute seule le plus facilement du monde à une hauteur d'où toute chute est dangereuse ? La funambule est-elle moins gracieuse ? Non ; car elle rappelle ces danseuses antiques , planant sur les fonds rouges d'Herculanum et de Pompéï , caressées d'une transparente écume de draperies.

« Les éléphants nous ont toujours beaucoup préoccupé. — Seuls survivants , avec le rhinocéros , l'hippopotame , le crocodile et la girafe , des colossales et monstrueuses créations du monde retrouvé par Cuvier , ils vous plongent , par leur aspect étrange , en d'inter-

minables rêveries cosmogoniques; ils semblent avoir assisté à la jeunesse de la terre et s'en souvenir; le limon mal essuyé du déluge, qui n'a pu les noyer comme les mamouths et les mastodontes, sèche et se craquèle sur leur peau rugueuse; leurs larges pieds sont bottés encore de la vase primordiale, et leurs petits yeux, enfouis dans les rides, clignent d'une pitié railleuse en face du chétif monde actuel: leur front haut et chauve comme celui d'un sage, dégarni par la méditation, s'élève à pic, renfermant dans son énorme boîte, osseuse comme la crypte d'une pagode, des trésors de pensées des mahabaratas panthéistes dont le sens s'est perdu; leur trompe, qui est à la fois un serpent, une main et un nez, enveloppe, subodore et palpe, symbole d'analyse philosophique.

» Ganésa, dieu de la sagesse, s'est incarné sous cette forme choisie; des défenses d'ivoire cerclées de pierreries sortent de la bouche de l'idole, de vastes oreilles se plissent à ses tempes, et une proboscide se déroule en spirale sur son ventre majestueux. Les éléphants méritaient cet honneur: ils ont l'instinct et l'idée, la placidité et la force; ils sont pudiques comme des femmes et vindicatifs comme des Corses.

» L'injustice blesse ces grands cœurs, et ils en gardent le ressentiment jusqu'à l'expiation; ce sont vraiment des bêtes sacerdotales, et leurs têtes sculptées dans le granit bleuâtre forment d'imposants chapiteaux aux gigantesques temples de l'Inde. Dans les processions, ils s'avancent mitrés de tiaras d'or, ornés de colliers d'œufs d'autruche et de guirlandes de lotus, baissant modestement leurs paupières aux cils démesurés dont les bayadères se tissent des bracelets. Mais nous voilà bien loin du Cirque; revenons-y.

» Les deux éléphants qui ont paru l'autre fois au milieu de cette arène, où tourne l'éternel galop du cheval blanc, sont d'un âge encore bien tendre; à peine ont-ils atteint la moitié de leur croissance et pèsent-ils un millier de kilogrammes; ils font leurs défenses et sortent du sevrage, ce qui ne les empêche pas d'être très-dociles et très-instruits. Leur cornac, ou plutôt leur mahout, comme on dirait à Singapour et à Travancore, en fait vraiment ce qu'il veut. Ces charmants petits colosses exécutent des tours qui semblent incompatibles avec leur masse et leurs articulations grossièrement soudées; l'un d'eux monte sur des cubes de bois, et forme avec les arches de ses jambes un pont monstrueux et chimérique, comme ces ponts chinois faits d'un dragon, sous lequel passe gravement son camarade; puis ils valsent à deux et à trois temps; ils font le mort et toutes sortes de gentillesses, comme un épagneul bien élevé ou un cheval dressé par Franconi; mais l'exercice le plus surprenant est celui où le plus âgé des deux éléphants retrousses sa trompe, enlève son train de derrière et marche sur ses pieds de devant comme une danseuse persane ou un gracieux anglais.

» Le succès de ces aimables animaux a été complet;

l'émotion inséparable d'un début ne semblait pas les troubler beaucoup. Tout en obéissant à leur cornac, ils ramassaient les morceaux de sucre qu'on leur jetait, et les envoyaient avec délicatesse dans le gouffre rose de leur bouche. A part ces distractions bien pardonnables, leur jeu a été parfait et le public les a rappelés à grands cris; ils ont reparu et salué comme l'Alboni à la fin d'un morceau redemandé.

» Nous ne désespérons pas de les voir danser sur la corde et marcher au plafond, comme l'homme-mouche. Puisque nous sommes au Cirque, disons qu'une jeune écuyère du nom de Marie, qui appartient à une illustre dynastie hippique, a débuté avec une hardiesse gracieuse et une légèreté intrépide dignes de sa race. »

*** Parmi les acteurs dont se compose le personnel d'un théâtre, il en est un qui semble être enveloppé de la plus complète indifférence et qui cependant rend de grands services; son nom seul l'indique, c'est l'*utilité*. Le jeune premier n'est autre chose qu'un jeune premier; le père noble, le comique, la duègne, l'ingénue, la grande coquette ne joueront jamais que les rôles de leur emploi. L'acteur dit *utilité* est bien autrement varié; il se transforme, suivant les besoins du répertoire, d'une façon miraculeuse. Tel qui dans un acte joue un brigand ou un villageois, rôles muets, jouera dans l'acte suivant une statue ou un crocodile, rôles également muets.

Nous avons vu dans les *Sept Merveilles du monde* quatre utilités remplissant tour à tour les rôles de dames d'honneur Louis XV et de fauteuils de la même époque, deux genres bien différents. Qui ne se rappelle cette utilité de province s'affublant de feuillages, prenant une position champêtre, et jouant un arbre dans le mélodrame de *la Forêt périlleuse*, pour la représentation duquel le directeur n'avait qu'un salon comme forêt? Et le chameau de *la Caravane du Caire*, un rôle tellement difficile, qu'il fallait deux acteurs pour le remplir: l'un jouait les jambes de devant, l'autre celles de derrière?

Un jour une querelle éclata entre ces deux utilités, et, pendant la représentation, les jambes de derrière provoquant les jambes de devant rendirent toute la salle témoin de leur combat singulier.

Et ce personnage qui, dans un mélodrame de la Gaité, devait recevoir tous les soirs un seau d'eau en pleine figure!... dans le cœur de l'hiver, eût-on trouvé un acteur capable de le jouer. L'*utilité* seule pouvait recevoir convenablement le seau d'eau au visage, et l'on avait tellement compris cela, que l'individu chargé de ce rôle avait des appointements doubles de ceux des autres utilités. De nos jours, au même théâtre, le grand succès de la pièce des *Cosaques* n'est-il pas dû en partie aux utilités chargés de jouer les rôles de ces Cosaques qui reçoivent d'une façon si comique une quantité innombrable de coups de pied non par-devant, et se laissent arracher leurs fonds de culottes d'une

façon si naturelle par le chien du sergent Duriveau, à la grande jubilation des titis de l'endroit?

Nous le répétons, l'utilité a une très-haute importance à la scène; c'est du moins l'opinion qu'elle a d'elle-même. Voilà ce qui explique pourquoi le jeune Camille Note, qui comparait devant la police correctionnelle sous prévention de vagabondage, interrogé sur sa profession par M. le président, répond avec assurance qu'il exerçait dans les derniers temps la profession de *flot*.

M. LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que vous étiez?

LE PRÉVENU. — Flot.

M. LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que vous voulez dire?

LE PRÉVENU. — M'sieu, c'est à l'Ambigu, dans la *Prière des naufragés*; y a la mer qui vient jusqu'au souffleur : c'est une grande toile verte dont il y avait dessous du monde qui sont à quatre pattes et qui font les flots en marchant comme ça, m'sieu.

Ce jeune homme mène une existence des plus flot-tantes. Il sortait de la Roquette quand il a embrassé la carrière de flot. Il passait ses soirées sous les toiles de l'Ambigu, et ses nuits sous l'étoile du berger. Arraché du sein de sa mer par la suppression de la *Prière des naufragés*, cet orphelin, aussi amphibie que peu intéressant, a dû se réfugier sur la terre, où il a été arrêté.

La profession de flot a paru par trop vague; le tribunal a pensé qu'il fallait au prévenu une existence moins agitée, et en conséquence il a ordonné que ce jeune artiste sous-marin serait enfermé pendant quatre ans dans une maison de correction.

*** On annonce qu'une solennité du plus haut intérêt, et qui offrira les dispositions les plus ingénieuses, doit avoir lieu le 25 de ce mois, dans le Cirque de l'Impératrice, aux Champs-Élysées. Il s'agit d'un bal au profit des familles indigentes du 6^e arrondissement. Pour donner un rapide aperçu de cette fête exceptionnelle, nous nous bornerons à dire qu'à la hauteur des secondes galeries s'élèvera un gigantesque plancher, construit de manière à couper en deux cette immense arène; le rez-de-chaussée sera transformé en un Éden, où seront réunis les fleurs les plus rares et les plus fraîches, des jets d'eau, des grottes, des rocaillies, des stalactites. Les promeneurs circuleront entre toutes ces merveilles, et pourront, à l'ombre des palmiers, écouter les mélodies d'un orchestre invisible pour eux. Au-dessus de ce jardin se trouvera la resplendissante salle de bal, où, sous des flots de lumière et d'harmonie, apparaîtront toutes ces femmes charmantes qui, par le concours de leur patronage et de leur présence, rendront cette fête de bienfaisance productive pour l'infortune, honorable pour les organisateurs et glorieuse pour l'artiste chargé de la transformation du Cirque.

*** Une commission chargée de reviser le règlement du Conservatoire de musique et de déclamation vient d'être instituée par le ministre d'État.

Les observations de la commission devront porter sur le régime administratif aussi bien que sur l'enseignement. Elle devra constater les défauts de l'organisation actuelle et donner son avis sur les améliorations à faire.

La commission est ainsi composée :

MM. Alfred Blanche, président ;
Auber, directeur du Conservatoire ;
Scribe, de l'Académie française ;
Halévy, membre de l'Institut, professeur au Conservatoire ;
Nestor Roqueplan, directeur de l'Académie impériale de musique ;
Émile Perrin, directeur du théâtre de l'Opéra-Comique ;
Samson, professeur au Conservatoire ;
Camille Doucet, chef de la section des théâtres au ministère d'État.

M. A. de Beauchesne, secrétaire de l'administration du Conservatoire, remplira les fonctions de secrétaire de la commission.

*** On lit dans le *Moniteur* :

« La commission chargée de décerner les primes aux meilleurs ouvrages représentés pendant l'année 1853, sur les théâtres de Paris et des départements, vient d'être constituée par arrêtés de LL. EExc. les ministres d'État et de l'intérieur.

» S. Exc. le président du conseil d'État a accepté la présidence de cette commission, qui est composée de :

» MM. Mérimée, sénateur, de l'Académie française ;
Désiré Nisard, id. ;
Sainte-Beuve, id. ;
Scribe, id. ;
Lefebvre-Deumier, bibliothécaire de l'empereur ;
H. Rolle, bibliothécaire de la ville de Paris ;
Louis Perrot, inspecteur des prisons, ancien chef du bureau des théâtres ;
Camille Doucet, chef de la section des théâtres au ministère d'État.

» M. Lassabathie, chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, remplira les fonctions de secrétaire de la commission.

» Les primes à distribuer sont au nombre de quatre :

» Une prime de 5,000 fr. à l'auteur d'un ouvrage dramatique en cinq ou quatre actes, en vers ou en prose, représenté avec succès pendant l'année sur le Théâtre-Français, et qui sera jugé avoir le mieux satisfait à toutes les conditions désirables d'un but moral et d'une exécution brillante ;

» Une prime de 3,000 fr. à l'auteur d'un ouvrage en moins de quatre actes, en vers ou en prose, également représenté avec succès, pendant le cours de l'année, sur le Théâtre-Français, et qui, dans des proportions

différentes, sera jugé avoir rempli au plus haut degré les mêmes conditions ;

» Une prime de 5,000 fr. à l'auteur d'un ouvrage en cinq ou quatre actes, en vers ou en prose, représenté avec succès à Paris, pendant le cours de l'année, sur tout autre théâtre que le Théâtre-Français, ou même donné pour la première fois sur un théâtre des départements, et qui serait de nature à servir à l'enseignement des classes laborieuses par la propagation d'idées saines et le spectacle de bons exemples ;

» Une prime de 3,000 fr. à l'auteur d'un ouvrage en moins de quatre actes, en vers ou en prose, représenté avec succès, pendant le cours de l'année, à Paris ou dans les départements, sur quelque théâtre que ce soit autre que le Théâtre-Français, et qui, dans toute espèce de genre, dans les cadres même les plus restreints, aurait au plus haut degré rempli des conditions analogues.

» Six exemplaires imprimés ou deux manuscrits des ouvrages destinés au concours devront être déposés, du 20 au 31 mars, entre les mains du secrétaire de la commission, au bureau des théâtres du ministère de l'intérieur. »

*** Mademoiselle Rachel est attendue à Paris dans le courant du mois prochain ; elle y vient probablement pour régler définitivement sa position au Théâtre-Français.

*** Un malin génie se plaît si souvent à tuer les artistes pleins de vie et de santé, que nous n'avions accueilli qu'avec défiance la nouvelle de la mort de l'illustre chanteur. Par malheur, cette nouvelle n'était que trop vraie : Rubini a cessé de vivre après une courte maladie, le 3 de ce mois, à Romano, sa ville natale, dans la province de Bergame. Il était né le 7 avril 1795, ou, ce qui paraît plus exact, 1792, la même année qui vit naître Rossini. Il avait pour père un professeur de musique, violoniste à l'orchestre du théâtre de Romano, qui le confia dès son enfance à l'organiste d'Adro, près de Brescia. Le jeune Rubini fit son apprentissage à l'église, comme enfant de chœur, et il débuta au théâtre à l'âge de douze ans dans un rôle de femme. Ses commencements, comme ceux de bien d'autres artistes, furent obscurs et pénibles. Un jour on lui signifia qu'il n'aurait jamais ni voix ni intelligence musicale : on sait comment il appela depuis de cet arrêt. Après avoir longtemps fait le métier de chanteur nomade, gagnant à peine de quoi vivre, en 1815 il fut engagé par Barbaja au théâtre Fiorentini de Naples, à raison de 88 ducats par mois. Dès lors, quoiqu'il eût encore beaucoup à souffrir et à lutter, sa fortune était faite, et sa réputation grandit de jour en jour. C'est au mois d'octobre 1825 qu'il se fit entendre à Paris dans le rôle du prince, de *Cenerentola* ; le succès qu'il obtint dans cet ouvrage, ainsi que dans la *Donna del Lago*, la *Gazza ladra* et *Otello*, lui valut bientôt le surnom glorieux de *Roi des ténors*. Jusqu'en 1831, Rubini fut la propriété exclusive

de Barbaja, qui le cédait avec de gros bénéfices aux autres directeurs. Devenu libre, le grand artiste revint à Paris et y chanta pendant toutes les saisons, jusqu'à l'époque où il prit sa retraite. Dans l'intervalle de ses saisons il chantait à Londres, à Saint-Petersbourg, où la direction du théâtre lui fut confiée, et où il gagna des sommes considérables. Dans l'année qui suivit la fin de son traité avec Barbaja, Rubini gagna 425,000 fr. ; et dans chacune des années qui suivirent, environ 200,000 fr. En 1844, il possédait environ deux millions et demi, qui ont dû s'augmenter beaucoup, car Rubini vivait avec économie. En 1849, il avait épousé mademoiselle Chomel, chanteuse française, qui avait pris en Italie le nom de Comelli, et qui existe encore. Aucun enfant n'est issu de ce mariage. Rubini laisse donc après lui une renommée et une fortune également prodigieuses, acquises par un talent dont les souvenirs sont trop récents pour qu'il soit nécessaire de les raviver par l'analyse. De tous les artistes formés à son école, Mario est celui qui a recueilli la plus brillante et la plus large part de son double héritage.

*** Duprez, notre célèbre chanteur, se consacre désormais à l'enseignement de l'art qu'il a pratiqué avec tant d'éclat. Dans le jardin de son hôtel de la rue Turgot, il a fait construire une salle élégante et sonore : c'est là qu'il vient d'installer son école spéciale de chant, inaugurée vendredi par une brillante soirée. Rien ne manquait à la solennité, composée de musique instrumentale et vocale. Dans la première partie l'orchestre a exécuté l'ouverture de *Zanetta*, d'Auber, et plusieurs élèves du maître se sont fait entendre. Un peu après, dans la seconde et la troisième partie, sont venus les artistes, madame Miolan-Carvalho, mademoiselle Caroline Duprez, Battaille et Duprez lui-même, qui a voulu joindre l'exemple au précepte. Battaille a chanté seul *le Moine*, de Meyerbeer, et avec mademoiselle Duprez le duo de *l'Étoile du Nord*. Mademoiselle Joséphine Martin et son piano ont aussi pris part à la fête, qui s'est terminée par l'excellente bouffonnerie, le trio des *Ténors sérieux*, que chantaient Gueymard, Ricquier-Delaunay et Duprez, l'auteur du chef-d'œuvre, toujours accueilli par les éclats de rire et les bravos.

LÉOPOLD DANJEAU.

L'éditeur du *Journal pour rire* met en vente, rue Bergère, n° 20, les *Petits albums pour rire* à 20 centimes. On les trouve aussi chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

Ce sont de charmants petits recueils portatifs, excellents pour amuser en chemin de fer, en bateau à vapeur, pour mettre sur une table de salon. Cette série de petits albums composera une collection aussi curieuse qu'intéressante.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.